

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: Types représentatifs
Autor: Melegari, Dora
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Höhen bleiben, sondern drängt leidenschaftlich in die Weltwirklichkeiten, auch die materiellen, hinein. Es schaut aus nach einer neuen Welt, es ist der Weg zu ihr; das ist sein Sinn; und diese Welt ist das Kinderland, das Land der göttlichen Freiheit und Unschuld, das Himmel und Erde umspannende Gottesreich.

So spreche ich gerade auch als ein Bekenner dieser Botschaft, wenn ich sage: Das Sittliche ist mehr als die Natur, es ist ein Wunder, aber es ist für die im Kampf zwischen Geist und Naturbann gewaltig ringende Welt; es ist das Übermenschliche, aber freilich auch das schlichte Menschliche; es ist ernstes Gesetz, aber das Gesetz unserer Freiheit; es ist das Urälteste und doch das Neueste; es ist das wohl Vertraute und doch in seinen letzten Konsequenzen kaum zu Ahnende; es ist Geschenk und doch angespannte Tat; es ist Pflicht, aber vor allem schöpferische Tat.

ZÜRICH

L. RAGAZ



TYPES REPRÉSENTATIFS

L'honneur est la poésie de la vie.
Alfred de Vigny.

Il y a toujours quelque chose d'un peu puéril à se plaindre de son temps et à regretter les choses passées, car l'époque où nous vivons est celle où nous devons dépenser nos énergies et pour laquelle nous sommes taillés. Cependant, lorsqu'on voit certains types d'humanité, dont la formation représentait autrefois pour les hommes le but du plan divin, diminuer et disparaître, comment ne pas être saisi de peur et de tristesse?

Je disais, il y a quelques mois, à un ami, dont je tairai le nom, mais qui se reconnaîtra en lisant ces pages: „Il me semble assister à une diminution de l'être humain. Ces belles personnalités complètes que le dix-neuvième siècle avait formées, amoureuses de liberté, possédant une vaste culture générale, un sentiment profond de la dignité de la vie et des devoirs du citoyen, où sont-elles? Je n'en vois plus!...“

A quoi mon ami répondit:

„Vous avez l'air d'avoir raison, mais ce que vous prenez pour une diminution est un simple déplacement. La culture aujourd'hui s'est répandue, chacun en possède une petite part, mais la somme des connaissances reste identique ; on peut même affirmer qu'elle a considérablement augmenté. Il en est de même pour ces sentiments dont vous déplorez l'apparente disparition. Au lieu d'être condensés dans quelques cœurs et quelques consciences, ils sont dispersés en parcelles, mais pour cela la richesse morale de l'humanité n'a pas diminué. Elle n'est plus représentée par de gros titres de rente, elle se compte en monnaie divisionnaire.“

Il n'y avait rien à objecter à ce raisonnement, rien ! Mais la vérité de mon assertion n'en persistait pas moins. Si l'humanité était tout à coup appelée à fournir des échantillons représentatifs de sa valeur, ils ne feraient pas grande figure. Nous avons, certes, des spécialistes de valeur qui l'emportent sur leurs devanciers, mais l'homme de culture générale qui, par la variété de ses connaissances, possédait la faculté de tout comprendre, a presque entièrement disparu, et les derniers échantillons de ce type n'ont pas d'héritiers.

Cette éclipse était-elle indispensable, et faut-il, nécessairement, parce que plus de gens savent lire, que les salaires se sont élevés, que la lumière électrique éclaire les villages et que le devoir de la solidarité sociale a pénétré les consciences, que tous les arbres soient coupés à la même hauteur ? Certaines écoles politiques et pédagogiques affirment ce principe, mais il suffit de considérer un instant la nature pour comprendre l'absurdité de la thèse égalitaire¹⁾ même dans l'ordre intellectuel et moral.

L'éducation actuelle, toute imprégnée de l'idée du nivellement, a détruit dans les âmes le désir des sommets, le courage d'y prétendre, la force d'y atteindre, et bientôt les masses, si elles éprouvent le besoin de lever la tête, ne sauront plus où regarder pour un exemple ou un guide. Non seulement, on a „décroché les étoiles du ciel“ et on a enlevé aux foules „la vieille chanson qui les berçait“, mais on a voulu les clouer dans la médiocrité,

¹⁾ Voir le chapitre *Egalité* dans mon livre : *Faiseurs de peines et Faiseurs de joies*.

en ne leur mettant plus devant les yeux de grands types humains à admirer et imiter.

Est-il juste de les avoir ainsi dépouillées? Détruire le culte des héros et amoindrir dans les âmes le besoin et l'admiration de la grandeur, c'est assumer une lourde responsabilité. Qui nous dit, en effet, que l'un des buts de la vie, auquel tous sont appelés à concourir, n'est pas justement la formation d'une élite, destinée à servir de point de jonction entre l'homme et les forces supérieures et à sauver le monde du retour de la barbarie, c'est à dire du règne de la force brutale, où les appétits remplacent les aspirations, où la violence sectaire s'impose et d'où la liberté est exclue?

I.

L'ami dont j'ai parlé en commençant, connaît mes idées religieuses, et les miracles que j'attends d'une vie intérieure cachée en Dieu, mais dans ces pages je ne toucherai pas directement aux idées chrétiennes, je parlerai simplement des réflexions que la position actuelle de l'homme dans la société moderne suggère à mon esprit.

Actuellement, pour une série d'esthètes et de penseurs affranchis, le paganisme est de mode. On entend dire couramment: „Je suis un païen, je suis une païenne!“ C'est-à-dire: je ne relève d'aucune loi morale, je ne pense qu'à saturer mes yeux de beauté, mon corps de jouissances, je méprise hautement tout ce qui entrave mes plaisirs, et, devant le soleil, je proclame mon droit au bonheur! Tout cela sonne assez bien, on voit des bois de lauriers, des éphèbes poursuivant des nymphes le long de fleuves argentés, tandis que sur le char de Vénus des colombes volètent, et que Proserpine cueille imprudemment dans un champ écarté des pavots et des narcisses... Le malheur est que les païens d'aujourd'hui n'ont rien, en général, de la silhouette des éphèbes et des nymphes, qu'ils ne vivent ni dans les forêts sacrées, ni dans des palais de marbre et qu'ils grouillent, au contraire, dans les appartements étroits des villes populeuses, sujets à des habitudes et à des préoccupations excessivement bourgeoises.

Ils n'ont donc pas le type de l'emploi, ni ses attitudes. Ils semblent même ne pas en comprendre l'esprit, ou du moins ils

se plaisent, comptant sur l'ignorance générale, à brouiller les cartes et à ne pas donner aux mots leur sens exact. Païen ne veut pas dire incrédule, ce n'est point rompre tout lien entre l'homme et le ciel; et parce que les dieux du Panthéon grec ne sont pas affranchis des passions humaines, cela ne signifie aucunement que les vertus n'existent pas, et que l'homme soit délivré de la crainte d'un jugement final, ni qu'il soit exonéré des sacrifices, ni qu'il n'ait à pratiquer des devoirs.

Les plus grands exemples de sacrifices accomplis pour la parole donnée nous ont été fournis par les anciens. Qui n'a lu Plutarque, Sénèque, Marc Aurèle et l'histoire grecque et romaine remplie d'exemples admirables? Les devoirs envers la patrie, pour un principe, et même pour la collectivité, ainsi qu'on dirait aujourd'hui, étaient considérés par eux comme choses sacrées. La légèreté de pensée et de mœurs que le mot paganisme évoque pour ceux qui ne le connaissent qu'à travers les récits de la Fable ou les chants des poètes érotiques, est absolument contraire à la réalité.

Quand un jouisseur quelconque déclare avec un sourire satisfait et supérieur qu'il est un païen, et croit ainsi excuser sa vie inutile et ses débordements, il commet une erreur grossière. Le paganisme avait un idéal et sur certains points des principes d'éthique bien déterminés. Ceux qui ne veulent relever que de leur bon plaisir ne peuvent se rattacher à lui que par ses pires côtés. C'est comme si de malfaisants débauchés se proclamaient chrétiens parce que de honteux personnages étendent leur ombre sur l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise.

Le paganisme, plus que toute autre époque, a connu le culte des héros; il était réservé à la fin du dix-neuvième et au commencement du vingtième siècle de le proscrire et de donner pour idéal aux masses le bien-être économique. C'est un dieu utile, mais d'infime ordre, et il marque d'une empreinte morne et terne ceux qui le servent uniquement. „Dis-moi qui tu adores, et je te dirai qui tu es!“ Dans la rue, les tramways, les salles de réunion, — où le silence étant à peu près obligatoire, les physionomies s'affaissent et laissent percevoir les pensées intimes, — que lit-on sur la plupart des visages? Les sourires et les yeux se sont éteints, les traits se pincent, se durcissent, se figent sous l'impé-

rieuse préoccupation d'argent. Les gens, du reste, croiraient presque manquer à un devoir s'ils ne donnaient pas une importance extrême à ce côté de la vie, qu'il s'agisse de luxe, de moyen d'influence, ou de plaisir, de recherche de confort ou de pain quotidien.

Je suis persuadée que si le haut des cerveaux pouvait se soulever comme un couvercle, l'on verrait à quel point la question du bien-être économique a remplacé toutes les autres, au détriment de ce qui contribuait à la formation des personnalités supérieures.

Or, ce bien-être général est une chimère et l'on ne pourra jamais résoudre la question en faveur de tous, car elle est insoluble en soi. Le cœur et les besoins de l'homme sont insatiables : les mets d'aujourd'hui ne suffisent plus à son appétit de demain. La richesse et le confort sont semblables à une cime qui reculerait sans cesse devant ses convoitises. C'est l'éternel et décevant mirage qui remplit les âmes d'un si amer désir, et nos contemporains connaissent l'angoisse de cette soif que rien ne désaltère complètement.

Comment remonter les courants ? Ceux qui ont fait à l'homme moderne le fatal présent de lui apprendre à considérer comme un droit ce qu'il attendait autrefois de la Providence, ou de la fortune, de son labeur et de son intelligence, devraient, en observant le visage de leurs adeptes, sentir une morsure de conscience. Le mécontentement s'y est établi en permanence. Il faut être au haut de l'échelle ; si on n'y est pas, chacun se sent victime de la société ou du moins l'objet d'un tort contre lequel il proteste avec plus ou moins d'amertume et de violence.

Cette préoccupation générale produit une atmosphère lourde où les types représentatifs de l'élite ont peine à respirer et à se maintenir. Dans ce coudolement brutal de tous les êtres en marche vers un but identique, les personnalités quelque peu remarquables doivent s'effacer pour être supportées. Chacun ayant les mêmes droits, croit avoir les mêmes mérites¹⁾, et il est amusant d'entendre les gens trancher avec tant d'assurance sur ce qu'ils ignorent ! La volonté du nivellement produit la médiocrisation et un extraordinaire développement de vanité.

¹⁾ *Ames dormantes.* Voir chapitre : *Le Prestige du mal.*

On me répondra que notre temps, au contraire, a inventé les surhommes, mais rien ne ressemble moins aux surhommes actuels que ces beaux types représentatifs de l'humanité dont je parlais tout à l'heure. Les surhommes ne sont que la caricature de la grandiose pensée d'un philosophe qui, voulant trouver le lien logique et la conclusion de ses prémices, a senti son cerveau chavirer. Ceux qui s'intitulent de ce nom sont pour la plupart de pauvres échantillons d'humanité puisqu'ils sont plus que d'autres encore esclaves de leurs convoitises et de leurs vanités.

II.

Dans une société où règnent les doctrines du matérialisme historique, doctrines qui servent aujourd'hui de base à un puissant parti politique, qui a ses origines dans les classes populaires, un retour à l'idéalisme paraît presque une chimère, et pourtant le besoin n'en a jamais été senti davantage! Le malaise est général, on a soif d'un breuvage nouveau. Quelqu'un a dit que rien n'usait comme une espérance dont la réalisation était sans cesse différée; or, combien de pauvres âmes attendent, en vain, depuis longtemps, l'accomplissement de la promesse égalitaire! S'il est impossible d'arracher des cœurs ce fallacieux espoir, il faudrait au moins essayer de les remplir de quelques éléments différents, leur redonner le goût, la faim et la soif des choses fortes et grandes, des belles envolées et des perspectives infinies.

L'honneur est la poésie de la vie, disait Alfred de Vigny. Tout ce que ce mot représente dans ses innombrables nuances, est un élément purificateur qui ennoblit et poétise tous les actes de l'existence morale. Vivifier le sentiment de l'honneur là où il existe, le faire germer là où il n'existe pas, ce serait délivrer l'homme de la médiocrité qui l'opprime.

L'œuvre est difficile et complexe. On devrait commencer par renouveler l'école et réformer l'enseignement, en certains pays surtout. Mais cela n'est pas suffisant. A quoi sert de changer les méthodes et les textes si on ne relève pas la conscience de ceux qui enseignent? Absolument à rien, sauf à nous montrer le néant de ce qui n'a pas sa source dans l'âme profonde individuelle.

C'est donc à cette âme profonde qu'il est urgent de viser. Elle existe chez chacun de nous, quelles que soient les erreurs de notre pensée. Si vous ne la réveillez pas, toutes les réformes, juridiques, politiques et sociales, resteront inefficaces. On veut changer les lois. Presque toutes seraient bonnes, si on les appliquait justement, et si l'on s'y conformait! Quand une épée est rouillée, à quoi sert de changer les règles de l'escrime? Il faut d'abord dérouiller la lame. Ainsi de l'homme. Le mal est en lui-même, bien plus que dans les circonstances, et si nous manquons de beaux types représentatifs de l'humanité, c'est qu'ils ne peuvent respirer dans notre atmosphère.

Lorsque la base religieuse de l'éducation n'était pas minée et que le matérialisme historique n'avait pas été accepté comme système, — même par ceux qui n'en connaissent exactement ni les origines ni les conséquences logiques, — la tâche était plus aisée, mais comment faire pénétrer dans l'esprit des générations actuelles que, puisqu'elles repoussent l'idéal chrétien, elles doivent s'en créer un nouveau ou revenir à la sagesse antique, sans quoi . . .

Il est inutile d'expliquer ce *sans quoi*. Il se dresse effrayant à l'esprit de tous. Si rien ne vient arrêter cette poussée de l'enfance et de la jeunesse vers le vice, la violence, le vol et le crime, adieu civilisation! Les applications de la science ne serviront qu'à permettre aux hommes de mieux se détruire entre eux. Ne haussez pas les épaules en souriant, vous qui vous enorgueillez de certains progrès, interrogez le peuple, demandez aux bons ouvriers honnêtes et laborieux — il y en a encore — demandez-leur ce qu'ils pensent de la masse de leurs camarades! „Des bêtes féroces“ répondront-ils, et ils ne mentiront pas. L'étonnant est même qu'il n'y en ait pas davantage et que leurs griffes soient relativement émoussées!

C'est qu'au fond les hommes sont meilleurs que leurs principes. Tel farouche contempteur de l'actuel état de choses, tel envieux amer de tous les privilèges, tel violent brutal, parfaitement décidé à avoir sa part de la curée, ont au fond du cœur des coins de tendresse et de bonté et dans la conscience des scrupules, dont ils ne se rendent pas compte, et qui retiennent leur main, prête à se lever pour le dépouillement d'autrui! Si les gens étaient logiques avec eux-mêmes, quel *chambardement*, bon Dieu,

quel *chambardement*! Heureusement, jamais on ne s'est autant payé de mots qu'au vingtième siècle, et la logique est la dernière chose dont se soucient les esprits contemporains. Au point de vue moral, cette indifférence est déplorable, et pourtant jusqu'à nouvel ordre la sécurité de notre société en dépend.

III.

En certains pays surtout, l'opinion publique, „cette royne et empérière du monde“, comme l'appelait Montaigne, est en décroissance ou, pour mieux dire, se forme et se prononce difficilement; elle manque de règles sûres, et n'exerce plus qu'un mince prestige sur les mentalités. Jadis, elle avait pour porte-voix ces types représentatifs dont j'ai parlé en commençant, qui étaient à la fois cause et effet. Ils exerçaient une immense influence sur l'opinion et en étaient, en même temps, le produit.

Pour juger des individus et des évènements, la pensée se tournait d'instinct vers eux, avec la certitude qu'ils sauraient remettre à leur place les uns, et porteraient un jugement qui donnerait aux autres leur véritable importance. Malheureusement ce groupe d'hommes d'élite n'existe presque plus. L'humanité se divise en partis et en sectes qui ont pour but l'exploitation générale. Et s'il y a encore des penseurs, ce sont des isolés, des tristes, des gémissieurs dont les lamentations n'ont pas d'écho et qui n'exercent par ce fait même aucune influence directe et puissante sur les autres hommes. Pour diriger l'opinion publique, il faut être serein et fort, ou dédaigneux et violent, mais sans amertume personnelle; il faut surtout être moralement indépendant.

Or, voilà le *rara avis*. A une époque où le nombre des gens riches augmente chaque jour, l'indépendance décroît en proportion. Ce singulier phénomène est dû à la peur, simplement à la peur! Pour être sûr d'être soutenu dans l'attaque ou contre le carnage, chacun s'accroche à un groupe de loups. Et si l'on n'y est pas attaché personnellement, on a des parents, des alliés qui y appartiennent, et comme on a besoin d'eux pour d'autres poursuites, cela suffit à paralyser chez les intéressés et les timides toute liberté d'action et de parole. En ce moment, au contraire, nous aurions besoin d'une opinion publique qui fût au dessus

des partis et les dominât; ce serait la gloire du vingtième siècle; il a renversé tant d'inutiles barrières qu'il devrait pouvoir s'élever à une sereine appréciation des choses.

Il faut distinguer l'opinion publique de l'esprit public, qui est propre à chaque pays et aux enfants d'une même patrie, cet esprit public que M. Denys Cochin définissait pour l'Allemagne par le symbole du cygne de Lohengrin attaché à la corbeille des agents de change. L'opinion publique prononce des verdicts et est semblable à la magistrature assise. L'esprit public dirige la poussée des intérêts économiques politiques, parfois patriotiques et moraux d'une nation. Il naît souvent des événements eux-mêmes et n'a pas besoin d'une élite pour provoquer des mouvements en un sens ou dans l'autre. L'esprit public sert à déterminer la ligne de conduite d'un pays, l'opinion publique est nécessaire à son élévation morale.

Si une opinion publique se formait, elle nous donnerait comme conséquence immédiate de beaux types représentatifs, et si nous possédions ces beaux types représentatifs, une forte opinion publique en serait le résultat. C'est un peu l'histoire de l'œuf et de la poule. Qui a commencé? Le problème est insoluble, inutile de perdre son temps en stériles efforts pour le résoudre.

On prétend que l'état social actuel ne permet pas le développement des grandes personnalités, et l'on attribue en partie leur disparition à l'accroissement des connaissances humaines qui rend difficile aujourd'hui une culture générale et nécessite les spécialisations. Est-ce bien vrai? Parce que certaines sciences entrent actuellement dans les programmes scolaires, qui n'en faisaient pas partie autrefois, la culture générale devient-elle pour cela impossible? Je n'en vois pas la raison, d'autant plus que la culture générale, elle aussi, est spécialisable jusqu'à un certain point.

La culture ne suffit pas, répondra-t-on, il faut le caractère pour diriger l'opinion, et dans l'âpre lutte quotidienne, la sérénité se perd, l'esprit de tolérance disparaît, l'équité de jugement diminue... Cela aussi est-il absolument nécessaire? Du reste, tous n'ont pas de si rudes combats à soutenir, la douleur est pour tous, mais non la bataille. Les privilégiés de la fortune, héritée ou acquise, pourraient se réserver cette tâche et devenir les conduc-

teurs de l'opinion. Encore des différences entre des hommes égaux! protesteront quelques-uns. Mais ces différences n'impliqueraient pas de privilèges, au contraire, puisque ce serait au prix de beaucoup d'études et de vertus que cette action pourrait s'exercer.

Du reste, on ne peut rien indiquer, ni surtout préciser, comme système; l'esprit souffle où il veut! Le grand type représentatif peut se trouver aussi bien chez le lutteur que chez l'homme dont la vie s'est écoulée tranquille dans de studieuses recherches, ou chez celui auquel sa fortune permet de jouer paisiblement le rôle de Mécène. Le tout est de lui permettre d'exister, de l'entourer d'un peu d'air respirable et d'un courant sympathique. C'est le devoir de ceux qui sont capables de comprendre.

D'autre part, les intelligences supérieures devraient secouer leur pessimisme, leur découragement et ne pas permettre à l'esprit de parti, — s'ils appartiennent à un parti, — d'obscurcir leur jugement. Tout ce qui est réellement indépendant et fort, finit par s'imposer, bien que les gens soient apparemment plus impressionnés par les mauvaises que par les bonnes raisons qu'on leur donne. Mais le règne du faux est passager.

Je me demande toujours pourquoi, à notre degré d'évolution, les hommes croient devoir encore appartenir à un parti. Personne ne se fait plus d'illusions sur la valeur des mots et des promesses. Pourquoi faut-il s'attacher de force à une bande dont on se défie? A côté et au dessus des autres il devrait y avoir le parti des gens qui n'ont qu'un drapeau: le bien du pays, et le triomphe de la justice et de la loi d'amour.

Renan a dit qu'il fallait élever son âme, sentir noblement, puis dire ce qu'on pensait. Ce conseil n'est pas seulement applicable aux écrivains et aux orateurs, il devrait servir de devise à tout un groupe. Si ce groupe se formait hardiment et courageusement, sans compromis de sorte, la civilisation serait sauvée. Les croyants et les non croyants pourraient y appartenir et faire de l'opinion publique un tribunal sans appel puisqu'aucune passion secondaire n'en obscurcirait la sérénité.

Voilà, dira-t-on, la préoccupation religieuse qui montre le bout de l'oreille. Défions-nous! Ne vous défiez pas! J'écarte

cette question, j'envisage simplement l'état actuel des esprits, les tendances du moment, les conquêtes que la pensée laïque a faites, et dont elle s'enorgueillit, et je demande :

Où allons-nous de ce pas? Voyons un peu. C'est entendu, la société civile l'emporte sur la société religieuse, l'éducation est laïque, et l'on doit débarrasser les cerveaux des vaines chimères.

Mais quel est le résultat de ce déblayage? La tristesse morne des chercheurs de bien-être et de plaisir, et la bassesse féroce déployée dans la lutte des intérêts matériels, répondent à la question. Ils est impossible que tous se leurrent. S'il y a en ce monde beaucoup d'inconscients, d'illusionnés, et d'aveugles, les perspicaces, les clairvoyants, les avisés ne manquent dans aucun parti, et ils doivent nécessairement se rendre compte du mensonge des beaux mots sous lesquels on essaye de couvrir l'angoissant malaise dont la société humaine souffre en ce moment. Et puis, même dans la masse, parmi tous ces matérialistes historiques, ces positivistes, ces amoraux et ces esthètes païens, il y a pourtant des gens instinctivement honnêtes qui ne sont ni anarchistes, ni voleurs, ni criminels, qui voudraient vivre en paix et ne pas troubler le paix du prochain, et je me demande ce qu'ils peuvent bien penser. Il me semble qu'ils doivent être un peu effrayés des forces *inciviles* qu'ils ont déchaînées, le cœur léger. Le devoir de construire la digue pour contenir les eaux menaçantes leur incomberait, le comprendront-ils? Dresseront-ils des barrières contre le torrent tumultueux qui menace la civilisation? Mais où est l'élite qui les guidera dans cette œuvre de défense morale et sociale?

Ces lignes seront-elles simplement un peu de prose inutile, exprimant de stériles regrets, ou d'autres voix s'uniront-elles à la mienne pour demander le retour de ces beaux types représentatifs de l'humanité destinés, comme je le disais en commençant, à être le point de jonction entre l'homme et les forces supérieures?

ROME, avril 1911

DORA MELEGARI

